

Le contrat
DORIAN
GRAY

« Le dramatique de la vieillesse, ce n'est pas
qu'on se fait vieux, c'est qu'on reste jeune. »
Le Portrait de Dorian Gray, Oscar Wilde

© Éditions Milan, 2022

1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France.
editionsmilan.com

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.

Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm,
bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines
prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur.

Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Illustration : Vincent Roché

Correction : Josselin Rieu

Mise en pages : Petits Papiers

Dépôt légal : juin 2022 • ISBN : 978-2-408-03501-3

Achévé d'imprimer au 2^e trimestre 2022

par Rodesa en Espagne.

Plus d'informations sur la fabrication de nos livres :

editionsmilan.com/comment-fabriquons-nous-nos-livres



logo PCEF

Le contrat
DORIAN
GRAY

Mélanie De Coster

milan

PROLOGUE

Je n'aurais pas dû ouvrir la porte. Lubin me l'avait répété : « Ne laisse entrer personne, Morane. Sous aucun prétexte. Pas tant que je suis en vie. » J'aurais dû prendre ses avertissements au sérieux.

Mais Lubin n'était pas là et cette fille dehors m'intriguait. Le plancher de la terrasse luisait encore de la dernière tempête qui s'était abattue sur la côte. Blottie contre la porte, l'adolescente décharnée tressaillait de froid. Elle n'avait plus la force d'insister.

Je mordillai machinalement une mèche de cheveux. Les pointes conservaient le goût du produit appliqué dans la matinée pour les teindre en bleu. Je grimaçai en les dégageant ; mes lèvres aussi devaient être colorées maintenant. Je savais comme le vent mordait la peau après la pluie. Si elle ne se réchauffait pas rapidement, l'étrangère tomberait malade. Du peu que j'avais distingué d'elle en grimpant sur une chaise pour atteindre la fenêtre au-dessus de la porte, je lui donnais moins de vingt ans. Elle n'avait pas encore reçu le traitement. Si elle s'affaiblissait, personne ne pourrait lui venir en aide. Elle était bien trop loin des villes pour trouver un médecin.

Il n'y avait personne aux alentours. Lubin s'en était assuré avant notre emménagement. La fille ne pourrait pas atteindre

d'autre refuge à moins de se lever tout de suite et de marcher plusieurs dizaines d'heures en tournant le dos à la mer.

La nuit grignotait déjà les limites du paysage. Lubin ne tarderait pas à rentrer et il chasserait l'importune. Il ne tolérerait pas d'intrus sur notre territoire. Et il avait certainement raison. Il avait ses raisons, du moins.

J'ouvris la porte.

-
PREMIÈRE PARTIE
-

CHAPITRE 1 : AIE CONFIANCE...

-

« Règle 3 : Le traitement sera appliqué à tous les enfants, sans distinction de race ou d'origine, dès que leur vingtième année sera atteinte. »

-

La fille leva les yeux vers moi. Les larmes avaient dessiné sa détresse dans la poussière de ses joues. Je patientai... presque une minute entière, un record. Puis, brusquement, je dis :

- Et alors, tu voulais rentrer, je crois. Tu attends quoi, maintenant ?

L'envie de repousser la porte pour la bloquer définitivement me démangeait. Depuis les derniers événements, je n'étais plus très à l'aise avec les étrangers. Ni avec les gens, tout simplement. À part Lubin, bien entendu. Mais c'était différent.

D'un geste nerveux, la jeune fille ramassa une veste trempée et un sac en toile qui l'était tout autant. Quand elle se redressa, ses jambes tremblaient. Elle vacilla en franchissant le seuil, coulant des regards inquiets de chaque côté. Les gouttes d'eau s'accumulaient à ses pieds. Je soupirai.

- Tu es un peu plus petite que moi. Je peux te prêter des vêtements. Sinon, il y a toujours ceux de...

Je me mordis les lèvres. Lubin n'apprécierait pas mon initiative.

– Ne reste pas bloquée ainsi. Avance. Et ferme la porte derrière toi, tu laisses entrer toute l’humidité.

Je la guidai jusqu’à la salle d’eau derrière la cuisine, puis lui ordonnai d’ôter ses frusques pendant que j’allais piocher de quoi l’habiller dans mes placards. J’y retrouvai un jean trop petit, qui datait de l’été dernier. Puis un T-shirt rouge orné du logo du groupe dont Lubin avait fait partie quand il était jeune. Je déposai le tout devant la porte de la salle d’eau, y frappai trois coups et retournai dans le salon. Je m’installai sur un tabouret de bois, penchée en avant, les poignets sur les genoux, tournée vers le couloir de la salle de bains.

Quelques minutes plus tard, la jeune fille avançait vers moi. Ses pieds nus étaient encore blancs d’humidité et de froid. Les vêtements avaient l’air à peu près à sa taille. Elle me rendit mon regard, avec une assurance feinte : la panique criait dans ses yeux. Comme dans sa main droite qui frottait le haut de son bras. Ses cheveux noirs séchaient en rebiquant au-dessus de ses oreilles. J’attendis qu’elle prenne la parole. Pas trop longtemps.

– Tu sais parler ?

L’inconnue acquiesça.

– Dans ce cas, je t’écoute. Mon coloc ne va pas tarder à revenir. Si tu veux dormir ici ce soir, ton histoire a intérêt à être bonne.

La fille serrait toujours les lèvres. Je m’approchai d’elle d’un mouvement rapide, ignorant délibérément son geste de recul.

– Moi, c’est Morane. Normalement, c’est là que tu me donnes ton nom.

– Emrys. Je m’appelle Emrys.

Je fronçai les sourcils.

– C’est un prénom de garçon, ça, non ?

– Ma mère le trouvait suffisamment joli pour une fille, ça te pose problème ?

– Désolée. Je n’ai plus trop l’habitude de... Je suis un peu maladroite. Je suppose que tu as dû traverser des moments pas très drôles, vu ton état et... tout ça. Mais j’ai besoin de te connaître un peu...

– ...avant de la faire entrer dans la maison, par exemple ?

Je savais ce que j’allais découvrir en me retournant. Lubin. Les bras croisés. Ses prunelles d’un bleu froid étaient fixées sur moi.

– Après tout, ce n’est pas comme si je t’avais dit qu’il ne fallait laisser personne entrer ici, ironisa-t-il. Je n’ai peut-être pas été assez explicite. « Personne », c’est un mot un peu vague, ça doit être pour ça.

Il me dépassa sans s’arrêter. Des boucles blondes, en rébellion suite à sa promenade dans l’air humide, encadraient son visage. Il surplombait l’inconnue d’au moins trente centimètres. Elle semblait encore plus fragile dans son ombre.

– Que faites-vous chez moi ?

La froideur de sa voix le vieillissait au-delà de la vingtaine d’années qu’il affichait.

Je ne pus m’empêcher d’intervenir.

– Oh, allez, Lubin. Regarde-la. Elle ne peut pas nous faire de mal. On dirait un oisillon tombé du nid. Détends-toi.

C’était plus fort que moi. J’avais invité Emrys, je devais la protéger. Lubin ne se retourna même pas.

– Pour le moment, c’est encore moi qui juge si une personne est une menace ou non. Et tu es bien placée pour savoir qu’il ne faut pas se fier aux apparences, il me semble.

Il avait raison, bien sûr. Mais là, c’était différent.

– Elle est trop jeune pour...

– Oui, elle n’a pas reçu le traitement. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu’elle est fiable.

– J’ai juste besoin d’un endroit où... Je ne resterai pas longtemps.

Lubin se crispa quand Emrys prit la parole.

– Ça, c'est certain.

Emrys se réfugia dans la salle d'eau en marmonnant :

– Je récupère mes affaires et je vous laisse.

Je bondis.

– Non, attends ! Lubin, tu ne peux pas laisser cette fille toute seule dehors... Tu as quel âge, d'abord ?

– Dix-sept ans.

– C'est vrai ? Ça veut dire qu'on a le même âge !

– Comme c'est mignon... Je vous sers un chocolat chaud ou je vous lis un conte de fées ?

Je me retournai vers Lubin.

– Tu sais comment c'est, dehors, la nuit ! Tu ne m'autorises pas à mettre un orteil à l'extérieur. Et tu voudrais la virer ? Lubin...

Je me rapprochai, lui seul devait entendre la suite.

– Si elle est là, c'est qu'elle n'a plus de parents. Elle est toute seule. Quand ça m'arrivera... tu ne souhaiterais pas que quelqu'un m'ouvre sa porte et s'occupe de moi ?

Mes arguments étaient déloyaux. Nous avions un accord depuis notre arrivée dans la maison de la plage : ne jamais évoquer l'après. Je fus moi-même surprise de la brisure dans ma voix. Le regard de Lubin fouilla le mien, et il se contenta d'acquiescer, sans un mot, avant de se réfugier dans la cuisine. En cognant le mur du poing au passage.

Je retins une grimace et me tournai vers Emrys.

– Je suis désolée que tu aies assisté à... tout ça. Il est un peu... Non, il est très protecteur. Tu peux rester cette nuit. Je t'apporterai une couverture et tu dormiras dans le salon.

Emrys sourit.

– J'ai connu pire.

Sa voix tremblait.

– Merci de m’avoir défendue. Je ne veux pas causer de problème entre toi et ton coloc.

Je ne sais pas pourquoi, ça m’ennuyait soudain de faire passer Lubin pour un simple coloc.

– Ce n’est pas mon coloc. C’est mon père.

– Ton père? Mais...

– Oui, je sais, normalement il aurait dû accepter les quinze ans de vieillissement au moment où je suis née. Disons que... il a eu droit à une dérogation.

J’avais déjà trop parlé. Je filai à la cuisine.

Comme je m’y attendais, Lubin était figé devant l’antique cuisinière à bois.

– Je déteste que...

– Je sais.

Il pivota pour me faire face.

– Il faudra quand même qu’on en parle. Tôt ou tard. On ignore combien de temps il me reste.

– Pas ce soir, Lubin.

– Bien sûr, on n’a qu’à attendre la fin du monde, on n’est pas pressés.

– J’aime quand tu es sarcastique. Tu ne veux pas remuer un peu les sourcils en plus? Ce serait parfait.

Lubin se prêta à mon jeu, devant mon sourire. Il était en train de se calmer.

– Juste ce soir, Morane. Et puis elle repart. Que sais-tu d’elle? Elle pourrait être envoyée par...

– Ils ne vont pas engager des gamins! Les jeunes ne sont pas dignes de confiance, d’après eux, tu te souviens?

– Ce n’est pas un jeu. Et cette fille n’est pas un chaton égaré que tu as trouvé dehors.

En effet, elle était beaucoup, beaucoup plus que ça. Mais je l'ignorais encore.

Le repas fut tendu. Lubin restait renfrogné et Emrys intimidée. Mes bavardages ne parvenaient pas à alléger l'atmosphère. Même mon exposé sur les livres de notre bibliothèque et sur *Orgueil et préjugés* (mon roman favori) ne dérida pas Lubin. C'est seulement quand il fut monté à l'étage qu'Emrys se détendit un peu. Elle se rapprocha de moi sur le canapé et, tout en surveillant par-dessus son épaule que Lubin ne revenait pas, chuchota fébrilement :

– Il est furieux que je sois là.

– Oui, il se méfie. On a eu quelques... mauvaises surprises.

Emrys demeura longtemps silencieuse avant de poursuivre.

– Il est parti faire quoi là-haut ?

– Oh, ça ! C'est son antre secret !

Elle sursauta.

– Non, je rigole, il est juste allé lire au calme dans sa chambre.

J'espérais que la pénombre camouflait mes joues rougies. Heureusement, Emrys n'insista pas et je la quittai pour la nuit. Je me demandais si elle serait encore là à mon réveil. Quand je lui descendis une couverture supplémentaire, je m'attardai plus longtemps que nécessaire.

– Je regrette que... Tu as l'air sympa. J'aurais aimé avoir le temps de mieux te connaître.

Elle était la seule présence féminine depuis des mois, et en plus elle avait mon âge. J'aurais voulu qu'elle reste avec nous. Sans plus réfléchir, je l'enlaçai.

– Je suis désolée pour tout ça. J'aurais aimé pouvoir t'aider davantage.

Je repartis en courant vers l'escalier. J'étais un peu honteuse de mon élan. L'isolement me faisait souffrir plus que je ne le

pensais. Je rejoignis ma chambre à regret, persuadée que je ne fermerais pas l'œil de la nuit. J'avais tort. Car un vacarme épouvantable au rez-de-chaussée me réveilla en sursaut quelques heures plus tard.

CHAPITRE 2 : JUSTE DES BRUITS DANS LA NUIT

-

« Règle 12 : Les seules personnes qui pourront avoir accès à des soins médicaux seront les enfants avant leur traitement, et uniquement si leur état de santé laisse supposer qu'ils seront au meilleur de leur forme lorsqu'ils atteindront l'âge de vingt ans. »

-

Qu'est-ce qui me tira du sommeil ? Le bruit de la vitre brisée, celui des meubles renversés ou les cris ?

On nous avait retrouvés.

Malgré toutes nos précautions, nous avions été repérés. Je m'assis dans mon lit, serrant la couverture. Lubin avait essayé de me préparer à cette éventualité. Pourquoi ne savais-je plus ce que je devais faire ? Me barricader ? Sauter par la fenêtre pour m'enfuir dans la nuit ? Rejoindre un autre refuge ? Affronter les intrus ?

Quand ma porte s'ouvrit, je hurlai.

- Ce n'est que moi. Tu vas bien ?

La silhouette de Lubin se détachait dans l'entrée. Une forme sombre descendait de son bras vers le sol. La hache qu'il conservait à portée de main pour ce genre de situation. Je hochai la tête, incapable d'articuler un mot.

- Bien. Ne bouge pas.

Il s'éloigna d'un pas souple, refermant la porte derrière lui. Je restai recroquevillée. Les bruits continuaient. Il y avait des échanges de voix masculines, des objets qui se brisaient, d'autres sons plus sourds... Je ne quittais pas des yeux la poignée de la porte, prête à sauter au cou de Lubin quand il reviendrait. Les ombres jouaient à saute-poussière, le bois des murs craquait et moi, je retenais ma respiration. Soudain, la maison se tut. Il y avait deux options. Lubin s'était débarrassé des intrus. Ou l'inverse.

Ma porte ne m'avait jamais paru aussi loin. Je n'étais pas prête à affronter ce qui m'attendait derrière. Mais je devais savoir.

Mes pieds nus écrasaient les marches de l'escalier. Je tendais l'oreille, espérant entendre la voix de Lubin.

Mais j'entendais seulement le vent qui soufflait à l'intérieur du salon, et des sanglots étouffés... Il y avait au moins une personne encore vivante.

Le canapé était renversé. Ce fut la première chose que je vis en atteignant le salon. Avant d'apercevoir Lubin penché à côté. Plié en deux. Peut-être blessé? Je courus vers lui, attrapai son bras, expulsai mon angoisse dans un murmure.

– Lubin?

– Tout va bien. Ils se sont enfuis dès que je suis arrivé, j'ai dû leur faire peur. Ils pensaient sans doute que je dormais. C'est pour elle que je m'inquiète.

Emrys était allongée sur le sol. Une tache sombre engloutissait le motif du T-shirt que je lui avais prêté.

– La trousse de secours. Dans la salle de bains. Maintenant, Morane.

L'ordre, proféré d'un ton sec, me sortit de ma torpeur. Lubin savait ce qu'il devait faire. Pas moi. Mes mains tremblaient quand je lui tendis les bandages et le désinfectant.

Lubin souleva délicatement le T-shirt d'Emrys, qui collait contre sa peau. Il soupira entre ses dents en examinant la blessure à la lumière de la lune. Je levai les yeux vers le plafond et je compris pourquoi nous restions dans le noir. L'ampoule avait explosé. Il devait y avoir une lampe-tempête dans l'entrée, des bougies dans un tiroir de la cuisine... Mais j'étais incapable de la moindre initiative.

Lubin tâta les bords de la blessure béante.

– Ça va faire mal, petite. Tu es prête ?

Après le hochement de tête d'Emrys, il vida la bouteille de désinfectant sur la plaie. Le produit moussa, éliminant une partie du sang. Une partie seulement, car il revenait aussi vite qu'il disparaissait. Lubin extirpa d'une trousse une aiguille et du fil, les aspergea à leur tour de liquide après avoir enfilé des gants. Puis il commença à recoudre Emrys. Elle ne parvint pas à retenir un gémissement. Peut-être pouvais-je être utile, finalement. Je m'agenouillai à côté d'elle et lui pris la main.

– Regarde-moi. Je t'ai parlé de mon livre préféré, tout à l'heure. Tu l'as déjà lu ?

Emrys secoua la tête, les lèvres serrées pour ne pas crier. Et je me mis à lui raconter l'histoire du roman de Jane Austen. Je le connaissais presque par cœur. Le regard d'Emrys ne quittait pas le mien. Nous étions dans une bulle, parvenant presque à oublier les sursauts de douleur qui l'ébranlaient et refermaient ses doigts sur les miens. Ses mains étaient glacées alors que des gouttes de sueur perlaient sur ses tempes.

Quand j'eus terminé le résumé d'*Orgueil et préjugés*, nous étions seules dans la pièce. Son travail achevé, Lubin avait disparu dans la maison. Je ne l'avais pas vu partir. Je me levai, les jambes ankylosées.

– Ne me laisse pas. S'il te plaît, souffla Emrys.

Je me réinstallai à ses côtés et m'allongeai en nous enveloppant dans la même couverture, puis fermai enfin les yeux. Je pensais que le sommeil était parti avec les fuyards. Une odeur de café chaud me réveilla pourtant quelques heures plus tard.

CHAPITRE 3 :

COMMENT LUTTER CONTRE LA FIÈVRE

-

« Règle 15 : Pour le bien de tous, les médicaments seront évidemment limités. Les corps les plus en forme et les plus à même de rester jeunes sont ceux qui ont appris à puiser dans leurs ressources. »

-

Lubin était debout à l'entrée du salon, ses pieds nus à quelques centimètres des débris de verre. Une tasse en métal remplie de café réchauffait ses mains.

- Je ne sais pas comment tu peux avaler ça.

Ma bouche était encore pâteuse. Lubin me comprit pourtant : cette phrase faisait partie de nos rituels matinaux.

- Tu verras quand tu seras grande.

La réponse aussi.

- Je voulais te dire que tu as très bien réagi, hier soir. C'était une bonne idée de ne pas allumer de lampe.

- L'ampoule était brisée, ce n'était pas mon idée.

Lubin n'esquissa même pas un petit sourire.

- Si on avait utilisé la lampe-tempête, on aurait attiré l'attention. Certes, ils étaient partis, mais bon... J'ai connu de meilleures conditions pour opérer, mais je m'en suis sorti, je crois. Par contre, elle ne pourra pas repartir ce matin.

Je me tournai vers Emrys, toujours couchée dans le salon. Quelques mèches courtes se collaient à son front et je me

rapprochai pour les repousser doucement, tentant d'évaluer l'étendue des dégâts.

J'entendis alors Lubin, mais le début de sa phrase m'échappa.

– ... et je ne crois pas aux coïncidences.

Il fronça les sourcils devant mon air interrogatif.

– C'est étrange que l'on se fasse attaquer juste après son arrivée. Alors que nous sommes ici depuis des mois.

– Peut-être que des gens l'ont suivie.

– C'est aussi ce que je pense. La question étant de savoir si elle les a laissés la suivre...

– Lubin ! Regarde-la. Si elle avait un lien avec les événements de cette nuit, tu crois qu'elle serait dans cet état ?

Il évita mon regard.

– Non, sans doute pas. Mais je paierais quand même cher pour savoir si c'étaient de simples cambrioleurs, ou si c'étaient eux, et...

La fin non prononcée de sa phrase flottait entre nous. *Et s'ils vont revenir.*

Nous avons du pain sur la planche pour éliminer les débris de la nuit. Je m'activais en silence, afin de laisser Emrys se reposer. Lubin démembra un meuble en bois et calfeutra avec ses planches la fenêtre détruite dans l'attaque.

Je m'approchai de la baie vitrée. Le paysage m'avait toujours apaisée. Ce jour-là, pourtant, le sol hérissé d'oyats me semblait menaçant. J'y pressentais la présence d'ennemis rampant entre les herbes hautes. Un gémissement d'Emrys me sortit de mes songeries. Elle brûlait de fièvre sous les couvertures qu'elle repoussait. Je criai pour appeler Lubin. Il se rua dans la pièce, sa hache à la main, tournant la tête dans tous les sens.

– Où sont-ils ?

– Non, ce n'est pas... C'est Emrys. Elle ne va pas bien, Lubin, je...

– Oh, c’est tout. C’est normal.

– Quoi ?

L’indignation bloquait les mots dans ma gorge.

– Son corps a été attaqué, il se défend. Si elle n’avait pas de fièvre, là, je m’inquiéteraais.

– Mais... Il ne faudrait pas lui donner des médicaments ? Au moins de l’aspirine ?

Lubin se figea.

– On doit les économiser, Morane. On pourrait en avoir besoin plus tard.

– Mais tu as autant de médicaments qu’un laboratoire pharmaceutique. Tu ne vas pas me dire qu’on ne peut pas en partager quelques-uns... Imagine si c’était moi, sur ce canapé, Lubin.

– Je fais mon maximum, Morane. Si j’estime que son état devient inquiétant, j’agirai. Pour le moment, son cerveau est parfaitement capable de résister à quelques degrés de plus. Crois-moi, je sais ce que je fais.

Sa voix un peu trop sourde trahissait un léger doute. Ses épaules s’affaissèrent quand il quitta la pièce. Je m’éloignai d’Emrys le temps d’aller tremper un morceau de tissu dans de l’eau fraîche. Lubin savait ce qu’il faisait. Je gardais confiance. Même si les heures étaient ponctuées par les gémissements d’Emrys. Même si je ne pouvais rien faire d’autre que renouveler le linge mouillé contre son front, et parler, parler, parler. Pour occuper le silence, pour oublier que cette fille souffrait et que nous avions choisi de ne pas la soulager.

Je perdis le compte des heures. Lubin revint avec un bol de bouillon.

– Elle a besoin de se nourrir. Elle ne doit pas s’affaiblir.

– Emrys, elle s’appelle Emrys, pas « elle ». Peut-être que si tu acceptes de dire enfin son prénom, tu te rappelleras qu’elle est un être humain et qu’elle a besoin de notre aide.

Ma mâchoire crispée m'empêchait de bien articuler. Mais c'était suffisant pour que Lubin me comprenne.

– Morane, je t'ai expliqué...

– Oui, je sais. Et il faut toujours suivre la voie de la raison, n'est-ce pas ?

Je me levai pour m'isoler dans les toilettes. Mes mains tremblaient sous l'eau froide. Dans le miroir, je voyais une fille paumée, avec des mèches bleues se mêlant à ses boucles blondes, des yeux couleur de mer qui semblaient sur le point de se noyer. Je devais me ressaisir. J'essuyai d'un revers de manche une larme qui tentait de s'inviter.

Mon pas était plus vif quand je revins. Lubin était agenouillé à côté du canapé. Il avait adossé Emrys à quelques coussins et s'efforçait de lui faire avaler de la soupe. Elle paraissait déglutir par réflexe. Presque à chaque cuillerée. Parfois, le liquide coulait sur son menton et Lubin l'essuyait doucement. Il ne se tourna pas vers moi pour me parler.

– J'ai mis un peu d'anti-inflammatoire dans son bouillon. Pas beaucoup. Je ne veux pas masquer d'éventuels symptômes.

Il laissa planer un silence avant de reprendre.

– Je t'ai laissé un bol sur la table de la cuisine. Il doit être encore chaud. Tu peux y aller tout de suite. Ou m'attendre et je viendrai manger avec toi.

Je déglutis.

– Lubin, je...

– Je ne suis pas aussi insensible que tu le penses, Morane. Même si, pour toi, c'est sans doute plus facile de croire que j'agis uniquement pour te pourrir la vie.

Il se tourna vers moi.

– Je cherche juste à ce que tu aies une vie.

Je hochai la tête.

– Je sais. Je t'attends dans la cuisine.

CHAPITRE 4 :

ÊTES-VOUS PRÊT À VIEILLIR ?

-

« Règle 30 : La prolongation de jeunesse ne peut excéder cinq décennies. Chaque personne traitée sera prévenue de ce qu'il adviendra à l'issue de celles-ci. »

-

Emrys bougeait à peine, toujours clouée au canapé, mais elle retrouvait la parole. Parfois, des vagues de douleur la submergeaient. Lubin lui donnait des médicaments avec parcimonie et je l'acceptais. Presque. J'avais déménagé couvertures et coussins au pied du canapé, pour veiller sur elle de jour comme de nuit.

Après une semaine, je commençais enfin à me détendre. Lubin était loin de partager mon optimisme.

- Ils vont revenir, c'est sûr.

C'était le matin. Nous terminions notre petit déjeuner dans le salon. J'étais accroupie à côté de la table basse. Je souris.

- Tu dis ça juste parce tu cherches une excuse pour sortir et examiner les environs. Ça fait plus d'une semaine que tu n'as pas mis les pieds dehors. Je suis étonnée que tes baskets n'aient pas déjà décidé de partir sans toi et d'aller trouver un nouveau propriétaire. Tu les déçois beaucoup, tu sais.

- Bon sang, Morane, à ton âge tu devrais savoir quand il faut être sérieuse. On ne peut pas toujours faire de l'humour.

Je sursautai. Pourquoi un tel éclat ? Il ne m'accorda pas le droit de répondre.

– Tu crois vraiment que je pourrais sortir et vous laisser seules ici ? Avec n'importe qui en train de nous guetter ? Et toi qui n'es même pas capable de maintenir une porte fermée quand je te le demande !

Mes doigts se crispèrent sur le bol.

– Je pensais que nous avions déjà eu cette conversation. Tu vas me le reprocher indéfiniment ?

– Juste le temps nécessaire pour que tu grandisses.

Le ton avait monté. Emrys en lâcha sa tasse de café, qui se renversa sur la couverture.

– Je ne veux pas... Je ne veux pas être une source de disputes entre vous. Lubin, tu as dit que je pourrais me lever aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Elle n'attendit pas sa réponse.

– Laissez-moi un jour ou deux pour me remettre encore un peu et je partirai. Je vous promets que...

Elle hésita, puis capta mon regard.

– Je ne voulais pas ce qui est arrivé. Il faut que tu me croies.

Je la rassurai, pendant que Lubin remontait vers son bureau et fermait sa porte.

Hélas, ce bruit en cacha un autre. Celui d'une autre porte qui, elle, s'ouvrait. Celle de l'entrée.

L'homme qui pénétra dans la pièce présentait tous les attributs de la vingtaine : une peau lisse, des yeux brillants, des cheveux souples... Seul le tremblement de ses mains trahissait son âge véritable. Emrys l'aperçut la première et son regard écarquillé m'alerta. Je me retournai. L'intrus nous menaçait d'un outil électrique avec lequel il avait dû forcer la porte.

– Nous n'avons rien de valeur ici. Vous feriez mieux de partir.

Je passai mentalement en revue la liste de toutes les armes potentielles camouflées dans des endroits stratégiques. Les leçons de Lubin allaient enfin servir.

– Vous devez m’aider. Je ne veux pas mourir. Je ne veux pas vieillir.

– Je ne peux rien pour vous, le processus est irréversible, vous le savez.

Ce n’était pas la première fois que je faisais face à un individu au seuil de sa soixante-dixième année. Ils acceptaient rarement avec joie ce qui allait leur arriver. La science leur offrait cinquante ans de retard, mais le vieillissement et la mort surgissaient d’un coup. Ces personnes s’accrochaient à tout ce qui pouvait leur permettre de conserver le corps de leurs vingt ans... et la vie.

– Je sais qu’il est là. Ce n’est pas qu’une rumeur. C’est un génie de la science, il travaillait dans les labos... Il connaît sûrement le moyen de bloquer le vieillissement. Je ne demande pas grand-chose, juste quelques années de plus. Quelques mois peut-être. Je ne suis pas prêt.

L’homme avait abandonné la menace pour les supplices. Sa main armée pendait à ses côtés et il avançait vers nous d’un pas traînant. Ses yeux pleuraient, déjà couverts d’un voile, sa voix chevrotait.

J’avais pitié de lui. Mais je ne pouvais pas l’aider.

– Je suis désolée. Il n’y a aucune autre option possible. Vous l’aviez accepté...

– Il y a cinquante ans ! J’avais vingt ans. On ne sait rien quand on a cet âge-là ! Et après on oublie... Vous êtes encore jeunes, vous. Vous croyez sûrement avoir toute la vie devant vous ! Je veux ça aussi. J’y ai droit ! On ne peut pas me l’enlever comme ça, brusquement. Ce n’est pas... juste !

Son ton était passé de la colère à l’incrédulité. Une dent était tombée pendant qu’il prononçait sa phrase. Une grimace de

dégoût tordit le visage d'Emrys. L'homme se rapprochait. Si je ne trouvais pas un moyen de le repousser, il allait bientôt nous toucher. L'idée d'être frôlée par un être en fin de contrat Dorian Gray me révoltait. Emrys se tassa sur elle-même. L'homme n'était plus qu'à un pas. Il tendit le bras. Puis il trébucha. Son pied droit s'était tourné vers l'intérieur, refusant d'avancer. Il baissa la tête, tenta de tirer sa jambe à l'aide de sa main libre. N'y parvenant pas, il lâcha son outil et agrippa le tissu de son pantalon. En vain. Ses genoux s'écrasèrent au sol dans un bruit de fruit trop mûr. Il ouvrit la bouche, mais ne put prononcer un mot : ses autres dents se déchaussèrent d'un coup. La peau de son visage se flétrit autour de l'ouverture de sa bouche, et ses mains soudain tavelées vinrent la tâter. Ses cheveux se détachèrent de son crâne, puis flottèrent dans les airs avant d'atteindre le sol. Son dos se courba, pendant que ses bras retombaient, inutiles. Ses yeux, perdus derrière une fulgurante cataracte, furent les derniers à mourir, fixés dans les miens.

Emrys était tétanisée, ses mains crispées sur la couverture. Ses lents déglutissements n'étaient pas loin du haut-le-cœur. C'est le moment que choisit Lubin pour nous rejoindre.

– Qu'est-ce que... ?

Je me forçai à relever le menton pour le regarder. Mes mots étaient teintés d'une intonation quelque part entre le dégoût et l'horreur.

– Je crois qu'il faut vérifier la fermeture de notre porte.

Il hocha la tête.

– J'ai reçu un message de Jackson. On s'en va.

CHAPITRE 5 : NE JAMAIS SIGNER UN CONTRAT QUE L'ON N'A PAS LU EN ENTIER

-

« Règle 32 : Tous ceux qui décideront de devenir parents devront accepter une mise à jour du contrat. Hommes et femmes seront soumis au même traitement. »

-

J'étais incapable de préparer mon sac une nouvelle fois. Choisir ce qu'il fallait emporter, ce que je devais laisser... Je reposais un objet après l'autre, dépliais mes vêtements pour mieux les examiner, passais d'une pièce à la suivante sans m'arrêter. Lubin avait retiré le corps du salon, mais j'évitais toujours la zone où l'homme était arrivé au terme de son contrat Dorian Gray. Même Emrys, pourtant incapable de gravir les escaliers sans aide, avait demandé à dormir ailleurs. Lubin m'avait surprise en acceptant. Il avait monté sans rechigner couvertures et coussins dans la chambre que nous allions partager.

Je m'étais contentée d'expliquer à Emrys que Jackson était un vieil ami de la famille. Pas question de confier les secrets de Lubin sans sa permission. Et je n'avais pas menti. J'avais juste limité la part de vérité.

Emrys cherchait de la lecture sur les étagères. Mais ce n'était pas un livre qu'elle tenait entre ses mains.

- Lâche ça !

Elle sursauta et le carnet tomba sur le sol. Une page resta pliée. Je me précipitai pour le ramasser, lissant le papier du plat de la main, berçant le carnet comme un oiseau blessé. Sous mes doigts se dessinaient une forêt au bord d'un lac, une enfant courant vers la rive...

– Je ne voulais pas...

Emrys se reprit.

– C'est toi qui as peint ce paysage ?

– Non, ma mère.

Ma gorge était serrée, je me refusais à croiser le regard compatissant d'Emrys.

– Elle a disparu quand j'avais dix ans. On était malades, toutes les deux. J'étais fiévreuse, je toussais. Mais j'avais des médicaments, et je ne comprenais pas pourquoi ma mère ne guérissait pas. Elle était... Elle avait décidé de refuser la prolongation de jeunesse. Elle vieillissait, comme autrefois.

– Mais comment... ? Je n'ai jamais entendu parler d'une personne qui avait pris cette décision. Du moins pas volontairement.

– Il y en a. Mais elles sont rares, les risques sont trop grands. Ah ça, il est super, ce contrat Dorian Gray. Diminuer les dépenses de santé, c'est pas si mal. Tout le monde était d'accord. Tu parles : avoir un corps qui reste bloqué à l'âge de vingt ans pendant cinquante ans, immunisé contre toutes les maladies possibles, toujours en pleine forme, c'était le rêve absolu pour tous ces adultes. Du moins jusqu'au moment où ils vieillissent d'un coup et meurent.

– Comme l'homme dans le salon.

– Ouais, c'est ça. Mais tout le monde n'accepte pas le contrat, certains estiment qu'il est perverti. Certains, comme ma mère... Ceux qui refusent la jeunesse doivent aussi accepter que la société ne paiera pas pour eux s'ils tombent malades. La plupart des médecins s'opposent à les soigner, ils affirment qu'ils ne sont

pas formés pour traiter des corps vieillissants... Et maman... Son état s'était aggravé. Elle ne guérissait pas.

Mes doigts se serraient sur le carnet.

– Je n'oublierai jamais le moment où mon père est venu m'annoncer que ma mère avait disparu. Il y avait tellement de tristesse dans son regard...

Le nœud dans ma gorge prenait maintenant toute la place. Mon chagrin d'enfant gardait la même force. Emrys fit un pas vers moi, mais je me détournai.

– Et ton père, justement ? Il aurait dû être débloqué pour ta naissance, en principe, non ? Enfin, je veux dire, je n'ai jamais vu un parent qui avait toujours l'air d'avoir vingt ans !

– Ça, ça ne te regarde pas !

Emrys s'entêta.

– Il y avait beaucoup de différence d'âge entre tes parents ?

– En apparence, ma mère était la plus âgée. Mais en réalité... il ne reste plus beaucoup de temps à Lubin avant que... Eh merde !

Mon poing heurta le mur. Je me réfugiai dans la salle de bains. J'envoyai voler les serviettes. Le front collé au miroir, un murmure s'échappait de mes lèvres, serrées pour ne pas hurler.

– Merde, merde, merde, merde... Je ne craquerai pas, je ne craquerai pas, je suis plus forte que ça...

Le verre froid m'apaisait. À peine. Une main sur mon bras m'avertit : je n'avais pas entendu la porte s'ouvrir.

– Je suis désolée. Encore...

Emrys toussota nerveusement.

– C'est en train de devenir une habitude. Je sais ce que c'est que de perdre des êtres chers. Ou d'être sur le point de les voir disparaître de sa vie. Je ne voulais pas...

Je pivotai vers elle d'un mouvement brusque, cherchant le réconfort dans son regard.

– Et comment on fait pour y survivre ?

Les lèvres d'Emrys imitèrent un sourire, ne parvinrent qu'à se relever d'un coin.

– On n'y arrive pas.

Je m'écroulai dans ses bras et nous glissâmes toutes les deux au sol, enfermées dans nos chagrins. Emrys m'enlaça et les battements de mon cœur se fondirent dans le rythme du sien.

Des vies entières passèrent avant que le soir ne nous retrouve et que Lubin nous appelle pour le repas. Le dernier que nous devons partager dans cette maison.